

POUR UN GANT

NOUVELLE

MON vieux camarade, mon bon Alexandre, j'ai à t'apprendre une nouvelle étonnante, surprenante, ahurissante... j'en pourrais remplir une page comme cela, mais je n'aurai pas la cruauté de te faire languir plus longtemps. Tu as préparé un flocon de sel et tu es solidement assis sur ta chaise ? oui... eh bien ! prends que je me marie !

Voyons, remets-toi, mon ami ; sois homme, que diable ! Je sais bien que le coup a été rude ; moi, le sauvage, le vieux garçon endurci ; le grand maître du Célibat, comme tu m'appelais, prendre femme ! cela doit te paraître incroyable, et tu te creuses la cervelle pour deviner comment j'ai pu si vite changer d'idée et faillir à mes sermons. Ne cherche pas, mon bon, tu ne trouverais pas. C'est un gant, oui, un simple gant, qui a tout fait. Tu ne comprends pas ? Ecoute mon roman et tu me diras s'il ne vaut pas la peine d'être conté.

Tu te rappelles, n'est-ce pas, mon oncle Duroy, et l'affection qui m'unissait à cet excellent homme, mon unique famille ? Tu dois te souvenir également des soies férocées qu'il me montait pour me forcer à prendre femme ? Or donc, il y a trois mois, je recevais du meilleur, mais du plus marieur de tous les oncles, une épître sévère qui contenait, outre les reproches habituels sur mon aversion pour le conjugo, l'ordre formel d'avoir à assister, le jeudi suivant, à une grande soirée. A cette soirée on devait, naturellement, me présenter à une jeune fille, belle, gracieuse, riche... une perle enfin !... La mercuriale de mon oncle se terminait par le serment—aussi solennel que celui des trois Suisses—de ne jamais me revoir, si cette fois encore j'avais l'habileté de me dérober.

Pour ne pas affliger ce cher oncle, je lui promis, quoique à contre-cœur, d'aller admirer les charmes de l'héritière, bien décidé, du reste, à garder mon entière liberté. Tu vas me dire : "Mais il est simple ton roman ! Tu vois la jeune fille, elle est aussi belle que sa dot, tu t'enflammes et tu demandes sa main." Non, mon cher, ce n'est pas cela : je n'ai jamais vu l'héritière de mon oncle, et l'angoisse que j'éprouve n'a pour fortune que son petit cœur qui m'aime et deux grands yeux... mais quel trésor !

N'anticipons pas. Donc, le jour fixé pour cette soirée que j'envoyais cordialement dans la lune en compagnie de mon oncle, je m'habillai tout de noir comme le page de Malborough, non sans pester mille fois contre les demoiselles à marier qui dérangent les habitudes et la garde-robe des célibataires. Au moment de partir, je m'aperçus que j'avais oublié d'acheter des gants.

Tu te souviens, n'est-ce pas, de la profonde antipathie, qu'en vrai sauvage, j'avais toujours éprouvée pour les gants ? Je dis "que j'avais," car, à présent, je les aime, je les vénère et j'en veux porter toujours, même en dormant ; sans eux, je n'aurais jamais connu mon adorable fiancée. Tu ne comprends pas encore ? Un peu de patience, mon ami.

A huit heures donc, j'étais prêt, sauf les gants que je gardais pour la fin, lorsque ma voiture vint me prendre. Durant le trajet, j'enfile un de mes gants, couleur crème (je ne porte plus que de ceux-là), et cet intéressant exercice m'absorbe tant que, lorsque je m'apprête à passer le second, la voiture s'arrête à destination. J'étais déjà en retard, aussi dans l'escalier je me hâte d'enfiler ce gant maudit ; j'y mets une telle rage, une telle fureur, que *crac*... il se déchire le long du pouce et dans toute la largeur de la main. Et à la main droite encore !

Tu vois d'ici mon em barras, ma fureur, et tu devines les épithètes gracieuses que je m'adressais mentalement ? Que faire ? Ma voiture venait de partir, la maison était située dans un faubourg, j'aurais pu courir

longtemps à la recherche d'une marchande de gants. J'avais une envie folle de m'en retourner ; j'allais le faire peut-être, lorsque, en face de moi, sur le pallier, j'aperçus, par une porte entr'ouverte, deux femmes qui causaient à la lueur d'une lampe.

Ce fut un trait de lumière. Si j'allais faire raccommoder mon gant ? Prenant mon courage d'une main et mon claque de l'autre, je frappai.

—Entrez, me cria une voix douce.

L'air gauche et embarrassé, je pousse la porte et me trouve en présence d'une dame âgée et d'une charmante jeune fille qui regardent, d'un air surpris, cet intrus en habit de soirée. Non sans bredouiller beaucoup, je leur explique ma ridicule odyssée. La vieille dame regarde sa jeune compagne, en souriant, et je n'avais pas fini de parler que cette dernière, légère comme un oiseau, s'élançait vers la table et en revenait armée d'une aiguille enfilée.

—Voulez-vous enlever votre gant, monsieur, me dit-elle d'une voix fraîche et perlée ; l'accident sera vite réparé.

J'essayai de le faire, mais en vain : le gant était si étroit, que la déchirure ne faisait qu'augmenter.

Lina, quel joli nom ! Je me souvenais vaguement l'avoir déjà entendu ; il devait m'être familier même. Je m'approchai de la lampe et la gracieuse jeune fille, me prenant la main, se mit à coudre délicatement pour ne pas me piquer. Alors seulement j'eus le courage de la regarder. Ah !

mon ami, quelle surprise ! Le plus adorable visage d'enfant, blanc et rose, avec des fossettes partout, encadré d'épaisses boucles brunes ; avec cela deux grands yeux bleus naïfs et tendres, perdus dans cette masse brune, comme deux pervenches dans un fagot !

J'admirais cette gracieuse vision, pendant que deux petites mains, fiolant la mienne, me produisaient une sensation douce et caressante comme celle d'un baiser. Ah ! quelle délicieuse minute et comme je regrettais que mes deux gants ne fussent pas déchirés à chaque doigt ! Mais ce fut bien vite fini !

—Voilà, monsieur, c'est fait, me dit-elle, toute rougissante, avec un charmant sourire ; il n'y paraît plus, mais il ne faudra pas trop ouvrir la main...

Après m'être confondu en excuses et en remerciements, je m'apprêtais à partir, non sans chercher une fois encore les yeux profonds et troublants de ma gentille petite couturière. En me dirigeant, bien à regret, vers la porte, mon regard rencontre, par hasard, un portrait dont la ressemblance me frappe : je m'approche, et quelle n'est pas ma stupéfaction en reconnaissant... mon père.

A mon exclamation en répond une autre, celle de la vieille dame :

—Quoi ! vous seriez ?...

—Gaston de Symian. Et vous madame ?

Elle se nomma. Je poussai un cri de surprise. Pense donc. Je retrouvais, après

quinze ans, la veuve de l'ancien associé de mon père. Cette adorable enfant était sa fille, la filleule de ma mère et ma petite amie d'enfance. Comment ne l'avais-je pas reconnue ! Est-ce qu'il y a au monde des yeux pareils aux siens ?

Ai-je besoin d'ajouter que j'oubliai complètement mon invitation. J'entendais en dessous de nous le flâta des violons et le bruit de la danse, mais au diable les bals, les oncles et les héritières ! J'arrachai mes gants avec une véritable ivresse et je passai auprès de mes deux amies une délicieuse soirée, durant laquelle nous évoquâmes un à un tous nos souvenirs d'enfance.

Que te dirai-je, ami, que tu n'aies deviné ! Le soir même je jurai que jamais je n'épouserais personne d'autre que Lina. Chaque jour je revins dans la petite chambre hospitalière, et dans deux jours j'y retournerai chercher ma femme...

—Mon cher oncle, qui s'apprêtait à me maudire et à me fermer sa porte, a été aussi enchanté que surpris par l'annonce de notre mariage. Il adore déjà sa nièce et n'en veut nullement à son neveu de s'être trompé d'étage pour chercher celle qui sera la compagne de sa vie.



Je m'approchai de la lampe et la gracieuse jeune fille, me prenant la main, se mit à coudre délicatement pour ne pas me piquer.—Page 229, col. 3.